

PLUME NOIRE

*Je dois être l'une des rares personnes à ne pas commencer mon journal par l'expression « cher journal », mais je ne me sens vraiment pas l'âme à m'adresser à un tas de papier comme s'il était vivant. En fait, je ne suis carrément pas le genre de fille à tenir un journal, mais...*

- Candice, ma puce ! Comme je suis ravie de te voir !

- Non, tu es seulement contente d'avoir un public à qui relater le nouvel épisode du conte de fées qui te tient lieu de vie quotidienne, pense Candice, amère.

- Il faut absolument que je te raconte notre dîner à la Tour d'Argent. Au fait, t'ai-je dit que Tom m'offre trois semaines de croisière quatre étoiles sur le Nil pour nos trois ans de mariage ? En parlant de cela, il serait peut-être opportun que tu te trouves enfin quelqu'un de sérieux pour construire ta vie...

- Je n'ai besoin de personne pour construire ma vie.

- C'est ce que tu penses, mais le temps passe et tu te réveilleras un jour trop âgée pour entamer quoi que ce soit. Cependant, il est vrai qu'il faudrait tout d'abord que tu obtiennes un emploi correct...

Candice voudrait hurler. Sous prétexte qu'elle a « réussi » sa vie, Vivianne se permet de porter un jugement sur celle des autres. Il est sûr qu'« hôtesse d'accueil » est moins prestigieux qu'« avocate », mais elle n'y peut rien !

- Vivianne, ma chérie, après tes retrouvailles avec ta sœur, tu viendras m'aider à décharger les cadeaux pour tes parents.

- C'est ça, marmonne Candice, va rejoindre ton producteur de mari.

Cette fin de semaine en famille s'annonce bien...

- Salut Candy.

- Salut Papa.

- Tu n'as pas l'air dans ton assiette, ma fille.

- Bof... je devrais avoir l'habitude.

- Tu sais, ta sœur prend simplement sa revanche sur la vie. Elle a beaucoup souffert avant de rencontrer Fisherman.

- Je veux bien, mais je ne comprends pas pourquoi c'est *contre moi* qu'elle doit prendre sa revanche sur la vie.

- Ah, ça... Et à part cela, comment vas-tu ?

-Super : Stéphane est parti hier avec sa Brianna et je me retrouve endettée de sa part du loyer de ce mois. Je déteste chaque jour un peu plus mon travail, d'ailleurs mon patron menace de me faire licencier. Ma vie est déprimante, mais à part cela, tout va très bien.

- Cela s'arrangera, tu verras. Et puis, j'ai une bonne nouvelle pour toi.

- Est-ce possible ?

- Ta grand-mère arrive demain.

-Non ?

- Ma petite Candice.

- Grand-Mère Isadora !

Dans les bras de sa grand-mère, Candice se sent redevenir une petite fille.

- Allons prendre une tasse de thé, tu as certainement beaucoup de choses à me raconter.

- Tu ne seras pas déçue, pense Candice.

- Tout cela est moins grave que tu ne le penses, ma petite.

- Je les déteste ! Ma vie serait infiniment plus sereine s'ils n'en faisaient pas partie. Vivianne en premier !

- Il ne faut pas dire de choses pareilles. Il ne faut même pas les penser. Tu devrais savoir que ta vie n'est que ce que tu en fais, toi seule as le pouvoir de la changer. Les autres personnes ne peuvent agir en profondeur sur la qualité de ta vie. A présent, j'ai un petit cadeau à te faire...

- Une plume ?

- Ayant appartenu à ma grand-mère. Elle est à toi maintenant. Je pense que la tenue d'un journal t'aidera à avoir les idées claires.

*Grand-Mère a certainement raison, mais je ne vois pas comment mes idées pourraient être plus claires qu'à présent. Pour commencer, si ma chère sœur ne passait pas son temps, à chaque fois que nous nous voyons, à métalor sous le nez les détails de sa vie de rêve, la mienne me paraîtrait sans aucun doute moins pathétique. Et sa sollicitude qui me donne des envies de meurtre... J'aimerais tellement la voir moche, déprimée et sans fric ! Cela lui renverrait sa condescendance à la figure, et ce serait mérité !*

De violents coups résonnent sur le palier. Candice ouvre sa porte.

- Mademoiselle Candice Duvier ?

Un homme en blouson de cuir se tient devant elle, brandissant une carte tricolore dans un étui transparent.

- Agent Brice Corelli, police judiciaire. Nous avons reçu un appel téléphonique concernant du tapage nocturne qui émanerait de votre appartement...

- Comment ?

- Votre voisin Monsieur Grégoire Vermel se plaint que, tous les soirs, et ce jusqu'à des heures indues, vous passiez de la musique « de sauvages » à pleine puissance.

- Ah oui ? Eh bien venez, je voudrais vous montrer quelque chose.

Candice s'efface pour laisser entrer l'officier. Elle le mène au salon et lui montre son ordinateur de bureau.

- Voici le seul appareil chez moi qui permette d'écouter de la musique. Je vais l'allumer à pleine puissance et vous m'en direz des nouvelles.

La jeune femme allume l'ordinateur, déclenche la lecture du CD étant déjà inséré dans la machine, et pousse le son au maximum. De la musique celtique émane alors doucement des haut-parleurs, puis une voix mélodieuse emplie la pièce.

- Loreena McKennitt ! J'adore cette chanteuse. Ce n'est pas ce que je qualifierais de « musique de sauvages ».

L'agent Corelli commence à fredonner.

- Et surtout, je me demande comment Monsieur Vermel pourrait déterminer, de son appartement, le genre de musique

- Je reconnais qu'il y a probablement eu exagération. Je n'ai plus qu'à m'excuser pour le dérangement et aller sermonner votre charmant voisin, conclut le policier en se levant.

Candice l'escorte jusqu'à la porte.

- Bonne journée.

*Cette fois, il a vraiment dépassé les bornes ! C'est une chose d'envoyer valser mon paillason à l'autre bout de l'étage ou encore de laisser son chien souiller mon vélo, mais essayer de me créer des ennuis judiciaires injustifiés ! Pour qui se prend-il, ce vieux ronchon ? S'il s'ennuie chez lui, il n'a qu'à sortir plus souvent, au lieu d'accuser les gens à tort ! Qu'il crève ! Qu'il crève tout seul sur un lit d'hôpital, bien silencieux ! C'est tout ce qu'il mérite ! Personne ne le pleurerait, j'en suis certaine.*

- Bonjour mademoiselle, je voudrais souscrire un contrat d'assurance-habitation.
- Bien sûr madame, de quel type d'habitation s'agit-il ? Etes-vous locataire ou propriétaire ?
- Martine de Servylle, la collègue de Candice, fait irruption dans le bureau d'accueil.
- Candice ? Marc voudrait te parler dans son bureau.
- OK, j'y vais dès que j'ai terminé avec Madame Petivien.
- Il vaudrait mieux que tu y ailles maintenant, ce n'est pas long, mais très urgent.
- Bien. Je vous prie de m'excuser, je vais devoir vous demander de patienter quelques instants.
- Je vous en prie, mademoiselle.
  
- Marc, vous vouliez me voir ?
- Candice ? Non, pas spécialement, mais puisque tu es là, j'en profite pour te signaler que les clients se plaignent de ne pas arriver à nous joindre par téléphone. Qu'as-tu à répondre à cela ?
- Eh bien, j'avoue privilégier les clients qui se déplacent. Je me vois mal leur demander d'attendre pendant que je décroche le téléphone.
- Et crois-tu que tu auras un jour devant toi un bureau d'accueil vide ? Si tu adoptes ce principe, tu ne répondras jamais au téléphone.
- Je ne suis pas la seule hôtesse de l'agence. Par contre, je suis la seule à rester effectivement en poste tout au long de la journée. Pourquoi ne pas demander à Martine de répondre au téléphone entre deux pauses-café ?
- Martine a décroché le titre de meilleure vendeuse de la région après seulement quatre mois au poste que tu occupes depuis plus d'un an, je pense qu'il vaut mieux pour l'Indice de Production Commerciale que la répartition des tâches reste telle qu'elle l'est actuellement.
- Meilleure vendeuse, certes, mais on ne lui demande pas par quel moyen...
- Cela suffit ! Je constate que tu deviens de moins en moins respectueuse. Aurais-tu déjà oublié le chargé d'accueil de l'agence P17 qui a été licencié parce qu'il ne s'entendait pas avec sa hiérarchie ? Ils lui ont mis sur le dos la première chose qu'ils ont pu et il a dû partir... Maintenant, retourne à ton poste et réponds au téléphone !
  
- Où est Madame Petivien ?
- Oh, je lui ai vendu son assurance. Ton entretien avec Marc s'éternisait, alors je n'ai pas voulu la faire trop attendre.
- Il ne t'avait pas demandé de m'appeler.

- Je savais qu'il avait des choses importantes à te dire...

- Tu aurais pu me prévenir lors de la pause-déjeuner, ou attendre le soir. A moins que tu ne m'aies volontairement éloignée de Madame Petivien dans le but de conclure le contrat à ma place.

Martine toise Candice d'un air condescendant.

- Comme si j'avais besoin de te prendre tes ventes.

*Je n'en peux plus ! Ces deux-là sont vraiment des requins ! Hypocrites et arrivistes !*

*J'espère que leur mesquinerie se retournera contre eux !*

*Martine a toujours su jouer sur les apparences. Face à la clientèle, cette pimbêche fournit une parfaite et surfait image de représentante extrêmement bien informée, apte à dispenser immédiatement des conseils efficaces. Et face à la hiérarchie, elle incarne la vendeuse zélée, capable de faire grimper le chiffre d'affaire en un temps record... Personne ne va chercher plus loin! Les conclusions de contrats en lieu et place de collègues, les conseils volontairement imprécis ou incomplets afin d'influencer les décisions de clients, les signatures extorquées sans le consentement éclairé des signataires, qui s'en soucie ? Mais ses manœuvres ne pourront pas rester éternellement dissimulées, et un jour, elle tombera de son piédestal. J'espère être là pour le voir...*

*Et Marc, gérant l'agence de façon totalement incohérente, la faiblesse personnifiée, qui ferme les yeux sur toutes les exactions et malhonnêtetés pourvu que cela le fasse avancer dans le classement inter-agence. Tôt ou tard, il se mordra les doigts, regrettant son manque de jugement. Le plus tôt sera le mieux!*

En arrivant chez elle, Candice s'entend héler par la propriétaire.

- Mademoiselle Duvier, enfin !

- Mademoiselle Poinot ?

- Vous n'avez toujours pas réglé votre loyer du mois, mademoiselle Duvier, or nous sommes le 18.

- Je vous avais expliqué ma situation, mademoiselle. Mon ami étant parti du jour au lendemain sans me régler sa part de loyer, je me vois dans l'obligation d'attendre mon prochain salaire pour vous payer. Je n'ai aucune alternative.

- Vos problèmes avec les hommes ne me concernent pas, petite. Je veux votre paiement demain ou bien vous commencez à emballer vos affaires !

-Mais, mademoiselle...

- Demain, dernier délai.

*Quelle tuile ! Il ne manquait vraiment que cela ! Et papa qui me disait que tout allait s'arranger ! C'est de pire en pire, au contraire ! Parce que mon imbécile d'ex-copain a décidé de me quitter sur un coup de tête pour les beaux yeux (ou autre chose) de son mannequin suédois et qu'il n'a pas jugé bon de me laisser sa part de loyer, je me retrouve à deux doigts de rentrer en pleurant chez Papa et Maman .*

*Et la mère Poinot qui se sent supérieure et teste sa puissance en me menaçant.*

*Tous des charognards ! Si seulement il pouvait arriver quelque chose qui leur fasse ravalier leur arrogance !*

La sonnerie du téléphone retentit. Candice grommelle.

- Pourquoi n'ai-je pas décroché le combiné avant de me coucher ? Allô ?

- Candice, Dieu merci, tu es là.

- Et où voudrait-elle que je sois, à trois heures du matin, en semaine ? s'interroge Candice.

Que se passe-t-il ? Est-ce que tout va bien ?

Vivianne n'appelle que très rarement sa soeur, et jamais en plein coeur de la nuit.

- Candice, il faut que nous parlions, pourrais-tu te libérer ce soir après le travail ?

Encore une différence entre les milieux dans lesquels évoluent les deux soeurs : Vivianne a toujours besoin de « se libérer » pour parvenir à rencontrer sa famille, alors que l'emploi du temps de Candice est plutôt remarquable par sa vacuité.

- D'accord, dix-neuf heures au *Carnaval* ?

- OK, je prend aussi un double rendez-vous chez mon coiffeur.

- A tout à l'heure.

*Vivianne commence à devenir gentille. C'est la fin du monde ?*

- Bonjour mademoiselle, Laurence Heluch, de la Direction Centrale. Pouvez-vous me conduire au bureau de Marc Cleront, s'il vous plaît ?

- Bien sûr, veuillez me suivre.

- Annie, que se passe-t-il ?

- Marc et Martine vont passer un sale quart d'heure. Une cliente, tu sais : Madame Diabougou, a déposé plainte pour manquement au devoir de conseil. Martine lui avait fait signer un

contrat sans lui en détailler toutes les retombées financières. Comme elle ne sait pas lire, la pauvre, elle s'est uniquement fiée à ce que Martine lui disait. Ce mois-ci, une somme considérable a été prélevée sur son compte sans qu'elle s'y attende, du coup, elle se retrouve avec un découvert plus important que le déficit de la Sécu et plein d'impayés, dont son loyer. Heureusement pour elle, son fils est en Licence de Droit, et quand il a eu vent de l'affaire, il s'en est mêlé.

- Donc, elle se retourne contre l'agence.

- Exact. Comme c'est Martine qui lui a vendu ce contrat et que Marc l'a validé en connaissance de cause, ils risquent gros, tous les deux.

*Bien fait pour eux ! Je n 'avais pas dit cela depuis l'école primaire, mais ils le méritaient tous les deux. Ils me laisseront certainement respirer, à présent.*

- Viv' ! Comment vas-tu ?

- Viens, allons nous asseoir.

Installées face à un *Rio* et un *Brasilero*, les jeunes femmes observent un moment de silence.

- Je sais que tu ne me portes pas dans ton cœur en ce moment, Candice, mais je n'ai personne d'autre à qui parler.

Candice est surprise.

- Pourtant, tu as énormément d'amis, tu es continuellement invitée à des dîners et galas.

- Ce sont de simples connaissances. La plupart cultive de bonnes relations sociales avec moi par intérêt pour la situation de Tom.

Une heure plus tard, dans le salon de coiffure habituel de Vivianne.

- C'est la première fois depuis mes dix ans que je mets les pieds chez un coiffeur.

- Eh bien, Candice, il était temps !

La jeune femme esquisse un sourire. Quel dommage qu'il ait fallu qu'une telle épreuve frappe sa sœur pour que celle-ci se montre aussi agréable. Mais il est vrai que devoir renoncer à ses vacances luxueuses pour refaire entièrement les sols de sa villa, dévastés par une inondation, et recevoir des remontrances à son cabinet pour avoir perdu un bon client ne constituent pas de si grands malheurs.

- Mesdames, voyons ce que cela donne.

- Candice, tu es magnifique !

Les cheveux de Candice, habituellement d'un brun terne, sont maintenant d'un lumineux blond vénitien. La jeune femme se reconnaît difficilement.

- Je crois que je vais te prendre un abonnement, déclare Vivianne, ravie du résultat.

- A votre tour ! claironne la coiffeuse.

- Je ne comprends pas...

- C'est une horreur ! Votre casque est défectueux ! Ou alors vous m'avez mis de la soude sur le crâne !

La chevelure de Vivianne est entièrement brûlée, à l'exception de quelques rares touffes de cheveux qui ne font qu'accentuer l'impression de désolation.

- Je n'aurais jamais dû venir. Bien entendu, ne comptez pas sur moi pour revenir un jour, ni pour l'abonnement de ma sœur, nous changeons de salon.

- Tu sais ce que nous allons faire ?

Un chatoyant foulard enveloppant les résidus de sa chevelure, Vivianne n'a jamais été aussi décidée.

-Non.

Candice se demande ce que sa sœur peut avoir en tête.

- Nous allons aller dans l'appartement que Tom utilise lorsqu'il doit négocier des contrats en soirée et qu'il ne veut pas me déranger en rentrant tard dans la nuit, et passer la soirée devant la télévision avec une pizza et de la glace au chocolat comme lorsque nous étions ados.

- Mais Vivianne, je travaille demain.

- Aucun problème, je t'emmènerai en voiture.

- Je n'étais jamais venue. Je savais que ce logement était situé à Paris, mais j'ignorais que le quartier était aussi « classe ». Quoique, j'aurais dû m'en douter, Tom n'est pas le genre de personne à s'enfermer dans une cage à lapins.

- Attends de voir l'appartement. Nous allons passer par l'arrière pour éviter la gardienne, elle n'a pas la langue dans sa poche.

Dans l'ascenseur, Candice admire le miroir aux moulures dorées. Arrivées devant la porte, les deux jeunes femmes s'arrêtent, le temps que Vivianne prenne ses clefs au fond de son sac, puis elles entrent. Vivianne s'immobilise aussitôt.

- Que se passe-t-il? Pourquoi t'arrêtes-tu ?

- Tom est là... mais il n'est pas seul.

Vivianne montre à sa sœur deux paires de chaussures. L'une, en daim noir, est la réplique fidèle de la paire que portait Tom le week-end dernier. L'autre, en revanche, est équipée de talons aiguilles.

- Mon Dieu !

Les deux femmes débattent dans le salon.

- Il vaudrait mieux partir, cela ne sert à rien d'attendre la confrontation.

- Non, j'attends. Si je pars, il niera et trouvera une explication logique à ceci, alors que si je le prends en flagrant délit...

- Tu vas souffrir gratuitement. Candice essaie encore de raisonner sa sœur. Surtout si cette débauchée est plus jeune et plus belle que toi, rumine-t-elle.

- Tu as rêvé, ma chérie, il n'y a personne. Aucun voleur ne pourrait pénétrer ici.

La voix de Tom est nette, éclatante de virilité. Tom entre au salon, vêtu d'un peignoir, suivi de près par une jeune femme aux boucles cuivrées, enveloppée dans un drap de soie.

- Vivianne !

- Tom.

- Vivianne, écoute, laisse-moi t'expliquer, commence Tom, hébété.

- Tu n'as rien à m'expliquer, Tom. Viens Candice, sortons d'ici.

- Avec joie.

Une demi-heure de route et vingt minutes de tentative de rangement en bataille plus tard, Candice qui avait jugé plus prudent de prendre elle-même le volant, gare enfin la voiture devant son immeuble, derrière un véhicule de secours. La jeune femme avise l'une de ses voisines, en tablier de cuisine sur le trottoir.

- Qu'est-il arrivé ?

- C'est le vieux monsieur du quatrième, Vermel : il a fait une attaque.

Candice est désolée pour son voisin.

- Le pauvre, c'est un grognon de premier plan, mais il ne méritait pas cela... Tiens, goûte ce cocktail et tu m'en donneras des nouvelles.

- Merci, ma puce. C'est quoi, cette plume ?

- Oh, c'est un cadeau de Grand-Mère Isadora. Elle me l'a offerte le week-end dernier.

- Vous avez toujours été si proches toutes les deux, soupire rêveusement Vivianne.

- Heureusement que le journal est à l'abri dans un tiroir, frémit Candice, si elle le lisait... Le journal !

Une horrible pensée s'insinue dans son esprit. Elle s'assoit et se verse une coupe du cocktail exotique dont elle est toujours fière.

- Le journal... Non, je vois trop de films fantastiques.

Les deux femmes ont passé toute la nuit à regarder les films apportés par Vivianne.

- Oh, il est plus de sept heures ! Dépêche-toi de prendre ta douche, je t'emmène au travail.

- Laisse tomber, Viv', je vais prendre un jour de congé.

- Tu en es sûre ? Alors, je vais en faire de même.

La journée durant, Candice et Vivianne parlent à cœur ouvert et apprennent à se connaître. En fin d'après-midi, Vivianne se décide à répondre à l'énième appel téléphonique de Tom, puis accepte de le rejoindre pour discuter.

- Je te laisse, ma puce, à tout-à-l'heure. Et merci pour tout.

- Je t'en prie...

*Cela faisait longtemps que je n 'avais pas passé autant de temps avec ma grande sœur. Mais je suis très triste qu 'elle soit passée par toutes ces épreuves, et je souhaite sincèrement que les choses s'arrangent pour elle... Arriverais-je à effacer sa douleur, comme par magie?*

La sonnerie du téléphone est assourdissante.

-Allô ?

- Candice ? C'est moi.

- Steph ? Qu'est-ce qui se passe?

- Rien, rien... Je voulais juste te passer l'argent du loyer, il ne faudrait pas que la mère Poinot te jette à la rue, quand même.

La jeune femme est incrédule.

- Laisse-moi deviner : Brianna t'a quitté, alors tu essaies de revenir vers moi ? Ou, après avoir embarqué la télévision, tu voudrais aussi récupérer la comode du salon ?

- Candy... arrête ! Je suis désolé de m'être mal conduit mais je ne suis pas un démon, non plus ! Je peux venir demain ?

- A demain, Candy.

- Ne m'appelle pas Candy !

- Voilà le chèque, il représente un mois entier, donc le mois prochain tu n'auras que ta part à payer, ça te laisse le temps de t'organiser, de trouver un coloc'...

mais ce ne sera pas toi, je t'ai vu venir de loin ! précise Candice. J'espère que je suis assez claire ?

- Mais, je ne t'ai rien demandé. Ce n'est pas parce que je suis parti de chez Brianna que je vais te demander de m'héberger.

- Bien. Dans ce cas, où vas-tu habiter ?

- Je ne sais pas encore, je vais essayer de dormir chez un copain quelques jours.

Candice dévale les escaliers.

- Madame Poinot, j'ai votre chèque !

Une rumeur confuse monte du vestibule de l'immeuble. D'une pâleur alarmante, la propriétaire est assise sur une chaise pliante posée devant sa porte, aux soins d'une femme-policier qui lui tend un verre d'eau, tandis qu'une équipe s'active à l'intérieur du logement.

- Madame Poinot, que vous est-il arrivé ?

- La demoiselle à la musique « de sauvages »...

- Agent Corelli.,

- Qu'avez-vous écouté hier soir ? Haha !

- Pourquoi toute cette agitation ? Comment va Madame Poinot ?

- Votre voisine se remet tant bien que mal de ses émotions : elle s'est fait cambrioler durant la nuit. Le plus inquiétant est qu'elle se trouvait dans l'appartement en même temps que le ou les voleur(s)...

*Je suis vraiment dégoûtée de tout ce qui leur arrive ... Je me sens tellement responsable ! J'ai la sensation d'avoir provoqué tout cela par la seule expression de ma mauvaise humeur. C'est idiot, mais au départ, j'ai éprouvé un sentiment de puissance, l'impression que la vie punissait mes adversaires en me permettant de leur infliger ce qu'ils méritent par le biais du journal... A présent, je me rends compte que le fait d'être « vengée » ne m'apporte pas la paix, et encore moins le bonheur. Je mériterais tous les malheurs du monde pour avoir ainsi mis des vies en péril avec tant d'insouciance.*

Depuis que Vivianne s'est installée chez Candice, les deux sœurs ont quasiment comblé le fossé qui les séparait depuis l'adolescence.

- Ma puce, la semaine prochaine, je pars trois jours avec Tom en gîte rural. Il s'est excusé et m'a supplié de lui accorder une seconde chance. Je retourne vivre avec lui, on va essayer de prendre un nouveau départ. Tu n'as qu'à prendre l'appartement de Nation, je ne veux plus en entendre parler. Tu sais, cette histoire m'aura au moins appris que la vie peut être dure quand tout ne va pas comme on le voudrait.

- Monsieur Vermel ?

Un bouquet de fleurs dans une main, un CD dans l'autre, Candice hésite, intimidée par la chambre d'hôpital.

- Appelle-moi Grégoire! « Monsieur Vermel », ça fait vieux ronchon .

- Ce... c'est pour vous.

- Encore de la musique de sauvages ?

- Oui, non... En fait, il s'agit de musique celtique. La chanteuse s'appelle Loreena McKennitt.

- Ouais, je connais. J'espère que ce n'est pas l'album *The MaskAndMirror*, parce que je l'ai déjà.

- Non, c'est le nouveau : *An Ancient Muse*, mais je croyais que...

- Tu croyais mal.

-Vous appréciez les chansons de Loreena McKennitt.

- C'est de la vraie musique, au moins. Pas comme ces hurlements barbares à moitié truqués par ordinateur qui résonnent à tout bout de champ !

- Dans ce cas, pourquoi vous être plaint ?

- Ecoute petite, tu es jeune, il y a une chose que tu ne peux pas comprendre : la solitude.

- Oh, croyez-moi. S'il y a une « jeune » qui peut vous comprendre sur ce point, c'est moi.

- Non, il ne s'agit pas de solitude sentimentale. Cette solitude-là est plus pernicieuse. Tu ne sais pas ce que je donnerais pour avoir des petits enfants à emmener à la Foire du Trône et à gaver de sucreries derrière le dos des parents, un fils à qui donner des conseils sur l'investissement, une fille ou une belle-fille pour surveiller ma santé et me gronder au moindre excès, ... J'avais pensé à adopter un chien, mais je me suis dit qu'il ne serait pas heureux avec un vieillard solitaire.

Candice lutte en vain contre l'émotion qui la submerge...

- Je suis désolé que cela soit allé aussi loin, je pensais que tu ne recevrais qu'un coup de téléphone d'avertissement. J'ai supposé que tu viendrais demander des explications et qu'on pourrait bavarder un peu...

- Il suffisait de venir sonner à ma porte, vous savez.

- C'était beaucoup trop difficile pour moi.

Toc, toc.

- Oui, Mademoiselle Poinot ?

- Mademoiselle Duvier, j'ai bien eu votre chèque. Je voulais vous dire... je suis désolée de vous avoir bousculée à ce point. Si cela vous arrange, je peux attendre le mois prochain pour le déposer à ma banque. La vie est dure et vous n'avez pas besoin d'inquiétudes supplémentaires.

- C'est vraiment gentil de votre part, mais finalement je déménage. Mon beau-frère me laisse son appartement, un trois-pièces ! Et mon ancien compagnon, Stéphane Aurèle, reprend le 38G.

- Ah. On ne vous verra plus, alors ?

- Je viendrai prendre des nouvelles. Et je dois échanger de la musique de « sauvages » avec Monsieur Vermel.

Dans la voiture grise, les deux femmes ont chanté tout au long du trajet.

- Candice ! Vivianne ! Comment allez-vous, les filles ?

- Super, la coupe à la garçonne, Candice ! Et Vivianne, toujours aussi élégante !

- Candy, ma fille, tu es rousse !

- Mercredi, j'étais blonde, mais je pense que je vais m'arrêter là. Comment me trouves-tu ?

- Magnifique, ma puce. Cette coiffure te donne beaucoup plus de caractère.

- Alors, il paraît que tu retournes à l'école ?

- Oui, j'ai démissionné de la banque. Je travaille maintenant à temps partiel dans une agence de voyages, en parallèle avec mes études de journalisme. Je souhaite devenir rédactrice en chef.

- Waouh, tu ne rigoles plus, dis-donc !

- C'est du sérieux, hein ?

- Je suis fière de ma petite sœur.

- Grand-Mère Isadora ?

- Qu'y a-t-il, ma petite Candice ?

- J'ai quelque chose à te rendre.

Elle tend la plume à sa grand-mère.

- Je crois que je ne suis pas prête à tenir un journal pour le moment...

- Au contraire, ma petite, je pense que tu l'es plus que jamais, à présent que tu as compris que le malheur des uns -si méchants soient-ils- ne fera jamais le bonheur des autres.

- Tu le savais ? Tu m'as volontairement donné cette plume et conseillé d'écrire en sachant pertinemment ce qui se passerait !

- Et si quelqu'un était mort ? Et s'il y avait eu des conséquences graves et irréversibles ?

- C'est ce que tu aurais dû te demander avant d'écrire, avant même de dire toutes ces choses, ma petite. Maintenant que tu as pris conscience du pouvoir des mots, j'ose espérer que tu ne proféreras plus de malices avec autant de légèreté.

Paris. Une jeune femme s'arrête sur le Pont des Arts. Après un regard vers le Square du Vert Galant, relativement vide à cette époque de l'année, elle se penche pour apercevoir la Seine, juste au dessous d'elle.

Un carnet, dont la couverture cartonnée commence à se gondoler, flotte dans les eaux indolentes.